

A propos de « Temple Grandin »,  
film de Mick Jackson, avec Claire Danes.

Le visionnage de ce film me replonge dans le livre autobiographique de Temple Grandin que j'avais lu il y a une quinzaine d'années, et donc dans les polémiques qui font rage autour de l'autisme. Elles sont encore plus virulentes qu'à l'époque, alors malgré les pressions, malgré tout ce qui passe aujourd'hui pour évident, j'ai un peu envie d'intervenir.

« Je pense en image », dit-elle, posant dans cette formule une des caractéristiques fondamentale de l'autisme. Elle me fait penser à ce théoricien de l'orthophonie qui, dans les années 90 avait découpé le genre humain en deux, ceux qui pensent en images et ceux qui pensent en mots. Il en déduisait des arguments pédagogiques : on ne peut pas enseigner pareil à ces deux types d'humains, qu'il importe de diagnostiquer de prime abord, par des tests, afin de leur proposer l'enseignement adapté. Pourtant ce théoricien ne parlait pas d'autisme. Question de vocabulaire, pas de diagnostic.

Car je me reconnais parfaitement dans le mode de pensée de Temple Grandin. Suis je le seul ? Certainement pas. Moi aussi je me suis tout de suite trouvé plus à l'aise dans la géométrie et dans la trigonométrie que dans l'algèbre, dans l'optique que dans le reste de la physique, dans les arts plastiques plus que dans la littérature, et aujourd'hui parmi les références sur lesquelles s'appuient la psychanalyse, dans le rêve et la topologie plus que dans la philosophie. Damned, serais je Asperger, et aurais je échappé au diagnostic ? Dois –je courir passer des tests, faire un scanner, pour enfin pouvoir me revendiquer de cette catégorie aujourd'hui enviée ? Je plaisante.

Tout le monde pense en image. Cette catégorisation d'un mode de pensée est ridicule. Freud l'avait parfaitement repéré : nous pensons par articulation de représentations de choses (image) et représentations de mots (signifiants). La représentation de chose est particulièrement présente dans l'inconscient, et, pour avoir accès à ce dernier il faut bien en passer par des représentations de mots, pour communiquer à d'autres ces images. Temple Grandin elle même le fait très bien. Elle écrit, décrit fort bien en mots ce qu'elle pense être son processus de pensée, et elle s'exprime même fort bien en conférence, par la parole. Elle oublie juste de théoriser cette seconde partie de son fonctionnement mental. Et tout la monde la croit, d'une part dans la mise en position d'exception du fonctionnement de la pensée par image, d'autre part dans l'oubli de l'articulation aux mots que cependant elle fait.

Simplement certaines personnes mettent l'accent sur les images, d'autres sur les mots, sans qu'il soit besoin de faire deux catégories de

personnes qui seraient génétiquement programmées à l'une ou à l'autre spécificité. Pas l'une sans l'autre. Il y a des arguments, dans l'histoire de chaque sujet, permettant d'expliquer le pourquoi de ces investissements particuliers, et bien d'autres choses. Dans mon cas, je peux dire que c'est l'angoisse de castration, dans la mesure où je cherche à voir ce qui sur un corps féminin est évidemment impossible à voir, un phallus. Par extension, c'est ce qui investit de libido toute forme d'image, celle-ci se trouvant représentant du phallus féminin. Je ne dis pas qu'il doit en être ainsi pour tout le monde, mais au moins je peux dire ça pour moi, ce qui m'évite d'avoir à faire appel à une hypothèse génétique. Je suppose que ceux qui font preuve d'investissements verbaux ont également leur raison, certainement liées aussi à la sexualité.

Poussant cette occurrence à l'extrême, la vie de Temple Grandin se trouve dépourvue de toute sexualité. Pourtant, je vais me permettre d'en apercevoir ici et là, à la lecture du livre comme à la vision du film. Je transgresse donc ici mon propre principe, qui est celui de la psychanalyse, de ne pas interpréter quoi que ce soit à la place des sujets concernés. Je me le permettrais comme je le fais chaque fois qu'il s'agit d'une œuvre publique, et c'est donc à propos de l'œuvre que je fais ces remarques, laissant le sujet Temple Grandin le soin de se décider elle-même ce qu'elle est, ou plutôt ce qu'elle devient, car il n'y a rien de pire que de présenter les choses comme figées une fois pour toutes comme le fait l'argument génétique. Je ne fais que projeter ce que je connais de moi-même, juste afin de fournir des éléments au débat public.

Elle est totalement phobique des portes coulissantes. Elle ne peut les franchir, à moins que ce ne soit avec l'aide de quelqu'un. Dans le film, on nous montre, l'espace d'un instant, l'image d'une guillotine associée à cette porte. Pour moi, c'est l'indice d'une coupure et d'un déplacement vers le haut de la coupure, la tête en métaphore du phallus. Ce qui lui fait si peur, dans ces portes, c'est la castration. C'est aussi la clef de sa « machine à câlins », qu'elle a fabriquée pour se calmer. Il s'agit d'un engin calqué sur le modèle de l'appareil qui immobilise les vaches aux fins de vaccination. Tout son corps est compressé à l'intérieur, seule la tête dépasse, ce qui la met dans la même position que le condamné à la guillotine... ou de la vache en position de recevoir une piqure, soit l'introduction d'un liquide dans le corps par le biais d'un instrument somme toute assez phallique. Bref cette « condamnation » aux effets si calmants, ressemble assez à la position dite de la levrette où se lit le drame de la condition féminine interprétée en termes de castration. Aller au lit, c'est aller à l'abattoir.

Normal donc, qu'elle appelle ça « machine à câlins », clin d'œil que je suis le seul à voir au « Grand Masturbateur » de Salvador Dali. Elle y a trouvé le seul substitut supportable du rapport sexuel, sachant qu'elle ne supporte aucun contact corporel de la part de quiconque. Dis comme ça,

ça explique très bien ce dont il s'agit en termes de refoulement. Pas étonnant qu'elle ait basé toute sa vie sur ce point central, transférant ainsi l'intérêt sexuel en un intérêt pour les machines qui remplacent les caresses par des contraintes douces.

Elle pense comme une vache dit-elle, ayant refait le parcours que l'on impose aux animaux pour le bain, la vaccination ou l'abattoir. Elle dit repérer tout ce qui effraie les vaches, désorganisant la marche du troupeau, causant pattes cassées et noyades : tout ce qui fait relief et angle, donc coupure. Tout ce qui est signe de castration, ce que j'avais moi même repéré lorsque je travaillais avec ces dits autistes qui ne s'en sont pas sortis et qui restent en cet état continuellement apeuré par tout ce qui dépasse ou fait creux, tout ce qui fait seuil, tout ce qui impose la vision d'une coupure. Le moindre bruit est aussi une coupure dans le silence, et provoque la même terreur. Les « dits autistes » dont je me suis occupé jetaient ainsi tout ce qu'ils trouvaient par la fenêtre, ce que les vaches ne peuvent pas faire. Les vaches sont-elles donc dans l'angoisse de castration ? Je n'en sais rien, mais je n'y crois pas. Simplement, Temple Grandin se révèle remarquable éthologue, distinguant le « bon beuglement » du « mauvais beuglement », et en s'en tenant là, sans interprétation aucune, elle repère ce qui leur fait peur et elle fait mouche. Donc ça marche.

Elle distingue donc très bien l'expression des affects bovins.

Ça interroge la fameuse « incapacité à lire les émotions sur le visage des autres », qui serait une des caractéristiques de l'autisme. Renvoyer cela à du génétique relève d'une naïveté confondante, d'autant que c'est faux. En cette lointaine époque où je m'occupais de « dits autistes » J'avais produit une étude de livre de Dona Williams, autre prodige dûment estampillée « autiste » par la faculté. Son livre autobiographique fourmille de notations exprimant sa lecture du visage et de l'attitude des autres en termes d'affects. Ça ne l'empêche pas de proclamer elle-même, en conformité avec le « diagnostic », qu'elle est incapable de lire les émotions sur le visage des autres. Nous avons un bel échantillon de cette doxa dans le film sur Temple Grandin, où l'on voit la mère s'échiner à lui apprendre à lire les émotions sur son propre visage photographié. C'est vrai que lorsqu'on réduit les émotions à un apprentissage, comme on apprend à lire à l'école, ça peut en effet vous pousser à faire la sourde oreille, ou celle qui ne voit pas. L'affect n'est rien d'autre qu'une des manifestations de la libido, et lorsqu'on refoule celle-ci, ce peut-être une méthode que d'en refouler aussi les signes extérieurs, pour se contenter de les repérer chez les vaches.

A propos d'intérêt, nous avons une autre belle séquence, difficile à supporter : comme pour la lecture des affects, la mère force l'attention de la petite Temple afin de lui apprendre à parler, en lui montrant des images d'animaux et d'objets tout en prononçant le mot correspondant.

La petite fixe obstinément son attention sur le lustre à cristaux et sa mère doit lui prendre le menton pour la forcer à tourner le visage vers elle. On y décèle les prémisses des méthodes comportementalistes dont on nous vente les succès. On laisse entendre que c'est cette obstination de la mère qui a réussi à vaincre l'autisme et fait entrer Temple dans le monde de la parole. Pourquoi pas ? Je risque juste une hypothèse, toujours en termes de libido : au contraire, Temple tente d'échapper comme elle peut au forçage maternel, et c'est sans doute par d'autres voies qu'elle est parvenue à se sortir de son isolement, voire peut-être, par cette voie même, mais malgré cette contrainte et non à cause. Il est très possible en effet que ce forçage ait néanmoins été entendu comme un témoignage d'amour, acceptée au même titre que la méthode en est refusée avec vigueur. Elle-même déclare que c'est grâce à ce forçage qu'elle s'en est sortie. Tout comme Dona Williams qui, elle, n'hésitant pas à parler des coups qu'elle a subis régulièrement de la part de ses parents, les absout de toute responsabilité dans son « autisme ».

Nous y voilà, à la fameuse accusation dont les psychanalystes se seraient rendus coupable à l'égard des parents de dits autistes. C'est la raison même qui a poussé tous ces surdoués à insister sur une déculpabilisation de leurs parents. Je ne sais pas ce qu'ont fait mes collègues, mais s'il y en a un qui n'est pas dans la culpabilisation c'est bien moi. Le principe fondamental de la psychanalyse est là : pas de jugement, pas de conseils, et c'est vrai pour toute personne venant consulter un analyste. Après, qu'il se trouve des parents qui se sentent accusés du simple fait qu'on les invite à parler, c'est autre chose.

Je ne vais pas réécrire ici mes deux ouvrages sur l'autisme. Je me contenterai de prendre un exemple dans la récente actualité de ma pratique. Il ne s'agit pas d'un enfant dit autiste, mais d'un enfant dit épileptique. Ah, ça n'a rien à voir, allez-vous me dire. Mais si. C'est tout simplement que, par chance, cet enfant a échappé au diagnostic d'autisme, devenu tellement à la mode que les praticiens en décèlent partout. Il serait tombé sur un autre praticien, ça n'aurait peut-être pas été le cas. Là, les « crises » ont, semble-t-il, dominé le tableau. Malheureusement ça l'a contraint à un traitement de Depakine depuis l'âge de six mois, ce qui le ralentit, le déconcentre, et lui fait prendre un retard à l'école qui risque de devenir rédhibitoire si ça continue. J'ai pu faire dire aux parents en quelles circonstances la première « crise » était survenue, puis quelques suivantes. Et notamment, les dernières en date se produisaient chaque fois que les parents parlaient du nouvel enfant à venir. Si trouble cérébral il y a, il est quand même drôlement dépendant de ce qui se passe dans l'environnement.

J'ai toujours travaillé ainsi avec des parents, quel que soit le trouble de leur enfant, et peu m'importe la catégorie dans laquelle d'autres praticiens les auraient rangés, car là n'est pas la question. J'ai aussi posé

à ces parents la question de la naissance de cet enfant à problème. Comme toujours ils m'ont répondu : pas de problème, comme mon autre fils. Comme la mère de Temple Grandin qui affirme: mais j'ai élevé ma fille exactement pareil que l'autre ! Ils disent tous ça, sauf exception. Evidemment, ils sont sous la pression d'une conscience morale qui leur impose une idée d'égalité absolue... toujours démentie dans les faits. Et là il n'y a aucune accusation à reconnaître ce qui se passe vraiment au lieu de s'en tenir à l'idéal égalitaire, vertueux certes, mais à côté de la plaque. Il est vrai que dans le film, la mère de Temple répond à un toubib qui vient de lui tenir le discours de Kanner : « vous savez madame, l'autisme est dû à un manque d'affection de la mère », discours que l'on attribue généralement aux psychanalystes. C'est évidemment un discours insupportable et faux. Ce n'est pas là que ça se tient, mais dans une interaction complexe père-mère-enfants, et je mets bien enfants au pluriel, car il est totalement différent de venir au monde avant ou après un autre enfant. Et ça, personne n'y peut rien, et aucune « bonne attitude » parentale n'empêchera jamais la jalousie mortelle des enfants les uns envers les autres, même si le « bon discours », le discours accepté par les parents et par tous devra être celui d'une harmonie de façade imposée. Ce n'est ni génétique, ni éthique. Mais ceci n'est qu'un des aspects du problème.

J'ai donc demandé à cette mère ce qui s'était passé à la naissance. Après m'avoir dit « aucun problème, comme pour l'autre », elle a rajouté à une deuxième séance : « il est vrai que lorsque l'on me l'a montré, juste après l'accouchement, je n'ai pas voulu le voir ». Pourquoi ? « Ah, j'étais trop fatiguée ». Je n'ai pas pu approfondir plus avant, cette famille étant venue me consulter d'un lointain étranger, et devant repartir bientôt. J'ai juste souligné ce fait, lui demandant d'y travailler, si cela lui disait quelque chose. Nulle accusation là-dedans, juste la remarque de ce qu'il y avait là une manifestation de l'inconscient. Et si c'est inconscient, ça ne relève de l'éthique que dans la morale maternelle sous l'influence de l'idéal égalitaire qui comme chez nous tous, ne se rend pas compte de ses effets : ne pas voir qu'il y a là une différence qui s'est établie dès la naissance, qui n'obère en rien l'amour maternel, mais qui écrit une différence codée qu'il importe, dans la mesure du possible, de déchiffrer. Cette mère l'a très bien compris, qui avait pris à cœur l'éducation de son fils et mettait tout en œuvre pour comprendre ses difficultés.

A côté de ça, ce qu'on nous rapporte du discours habituel des analystes, d'ailleurs le plus souvent confondu avec les psychiatres, est d'une naïveté confondante.

Je ne sais donc rien de la naissance de Temple Grandin, je ne peux rien dire, même si je peux deviner que l'amour de cette mère pour sa fille s'est écrit différemment. Pas mieux ou plus mal, mais différemment. C'est ce qu'on retrouve dans leur discours : « *different, not less* », traduit

en français par : « différente, pas attardée ». Eh bien oui, surtout lorsqu'on nous dit que Mozart et Einstein seraient eux aussi des Asperger, avec toute une suite de génies qu'on finit par tous ranger dans cette catégorie. Et alors, de les ranger dans une catégorie, ça change quelque chose ? L'important c'est ce qu'ils ont fait, ce pourquoi nous les admirons. Et comme le dit Temple Grandin elle-même : « j'ai compris que je pouvais vendre ce que je faisais et non moi même ». C'est vrai en ce qui concerne ses améliorations dans le traitement du bétail. Pour le reste, elle se vend quand même un peu elle-même comme « autiste », mais après tout puisque c'est à la mode et que ça fait vendre, pourquoi pas ? C'est un indice supplémentaire d'habileté que je porte à son crédit, rajoutant à mon admiration.

Il n'y a qu'à la voir donner sa conférence devant le parterre d'un congrès sur les TED : assurée, la voix presque normale (dans le film la performance de l'actrice rend cela de façon bien plus marquée), faisant des mots d'esprit avec le public, auquel elle s'adresse. « Autisme », est un terme inventé par Bleuler en référence à l'autoérotisme de Freud. Il a juste enlevé l'éros, qu'il trouvait un peu mal venu. C'est aussi ce qui a scandalisé chez moi lorsque je me suis mis à parler de sexualité avec l'autisme. Bref « autisme » du grec « auto », signifie « tout seul », et prétend décrire l'isolement de quelqu'un qui n'a pas de rapport avec les autres. Peut-être Temple Grandin, lorsqu'elle était enfant, a traversé une période de ce genre. Mais là, il est clair qu'elle en est sortie, et comment !!! Alors pourquoi continuer à dire « je suis autiste », comme si c'était une marque à vie, alors même que le symptôme que le mot désigne a complètement disparu ?

Tout le monde n'a pas la chance de Temple Grandin ou de Dona Williams ; certains ne s'en sortent pas, de leur isolement, et j'ai travaillé avec pas mal de ces gens là, bien incapables d'écrire un livre puisqu'ils n'ont pu ni apprendre à parler ni même apprendre à être propres. Ça ne m'a pas empêché de les considérer eux aussi comme des semblables, et d'y consacrer toute l'attention dont j'étais capable obtenant parfois des résultats spectaculaires, à la mesure de ce qui était possible dans chaque cas. Comme les comportementalistes, dont j'apprécie aussi les efforts, j'ai eu des succès... et des échecs. Pas une question de méthode, tous ceux qui essaient de faire quelque chose sont de bonne volonté. Pas une question d'amour, tous ceux qui s'y consacrent ne pourraient le faire s'ils étaient incapable d'aimer.